

## Le portrait ovale

d'Edgar Allan Poe (Boston 1809 - Baltimore 1849)

1 Le château dans lequel mon domestique s'était avisé de pénétrer de force, plutôt que de me permettre, déplorablement blessé comme je l'étais, de  
passer une nuit en plein air, était un de ces bâtiments, mélange de grandeur  
5 et de mélancolie, qui ont si longtemps dressé leurs fronts sourcilleux au milieu  
des Apennins, aussi bien dans la réalité que dans l'imagination de mistress  
Radeliffe. Selon toute apparence, il avait été temporairement et tout  
récemment abandonné. Nous nous installâmes dans une des chambres les  
plus petites et les moins somptueusement meublées. Elle était située dans une  
10 tour écartée du bâtiment. Sa décoration était riche, mais antique et délabrée.  
Les murs étaient tendus de tapisseries et décorés de nombreux trophées  
héraldiques de toute forme, ainsi que d'une quantité vraiment prodigieuse de  
peintures modernes, pleines de style, dans de riches cadres d'or d'un goût  
arabesque. Je pris un profond intérêt, — ce fut peut-être mon délire qui  
commençait qui en [...]

---

### EDGAR ALLAN POE



Né à Boston en 1809, Edgar Allan Poe est l'un des écrivains les plus mystérieux du XIXe siècle. Après la mort précoce de ses parents, il grandit dans une famille adoptive, qu'il quitte à dix-huit ans pour tenter de survivre en écrivant des contes pour des magazines. Malgré une vie marquée par la misère, l'alcool et la drogue, il produit une oeuvre brillante, composée de nouvelles: *Histoires extraordinaires* (1839), *Nouvelles Histoires extraordinaires* (1845); de récits: *Les Aventures d'Arthur Gordon Pym* (1838), *William Wilson* (1839); de poèmes: *Al Aaraaf* (1829), *Serenade* (1833), *Le Corbeau* (1845); et d'essais: *Philosophie de la composition* (1846), *Eurêka* (1848), *Le Principe poétique* (1850). Edgar Allan Poe meurt à Baltimore en 1849. Maltraité par la critique de l'époque, il garda longtemps une mauvaise réputation aux États-Unis, et c'est en France qu'il fut réhabilité, grâce, en autres, au poète Charles Baudelaire, qui publia et traduisit nombre de ses oeuvres en français.

Poe tenta de mettre en oeuvre une théorie de l'intrigue comme construction visant à la perfection formelle. Il ouvrit ainsi des chemins qui nous conduisent, en passant par le symbolisme et le formalisme, jusqu'à la plus récente actualité intellectuelle.

---

15 fut cause, — je pris un profond intérêt à ces peintures qui étaient suspendues non seulement sur les faces principales des murs, mais aussi dans une foule de recoins que la bizarre architecture du château rendait inévitables ; si  
20 bien que j'ordonnai à Petit, de fermer les lourds volets de la chambre, — puisqu'il faisait déjà nuit, — d'allumer un grand candélabre à plusieurs branches placé près de mon chevet, et d'ouvrir tout grands les rideaux de velours noir  
25 garnis de crépines qui entouraient le lit. Je désirais que cela fût ainsi, pour clac je pusse au moins, si je ne pouvais pas dormir, me consoler alternativement par la contemplation de ces peintures et par la lecture d'un petit volume  
30 que j'avais trouvé sur l'oreiller et qui en contenait l'appréciation et l'analyse. Je lus longtemps, — longtemps ; — je contemplai religieusement, dévotement ; les heures s'envolèrent, rapides et glorieuses, et le profond  
35 minuit arriva. La position du candélabre me déplaisait, et, étendant la main avec difficulté pour ne pas déranger mon valet assoupi, je plaçai l'objet de manière à jeter les rayons en plein sur le livre.

40 Mais l'action produisit un effet absolument inattendu. Les rayons des nombreuses bougies (car il y en avait beaucoup) tombèrent alors sur une niche de la chambre que l'une des colonnes du lit avait jusque-là couverte d'une ombre  
45 profonde. J'aperçus dans une vive lumière une peinture qui m'avait d'abord échappé. C'était le portrait d'une jeune fille déjà mûrissante et presque femme. Je jetai sur la peinture un coup d'oeil rapide, et je fermai les yeux. Pourquoi ? —  
50 Je ne le compris pas bien moi-même tout d'abord. Mais pendant que mes paupières restaient j'analysai rapidement la raison qui me les faisait fermer ainsi. C'était un mouvement involontaire pour gagner du  
55 temps et pour penser, — pour m'assurer que ma vue ne m'avait pas trompé, — pour

calmer et préparer mon esprit à une contemplation plus froide et plus sûre. Au bout de quelques instants, je regardai de nouveau la peinture fixement.

60 Je ne pouvais pas douter, quand même je l'aurais voulu, que je n'y visse alors très-nettement ; car le premier éclair du flambeau sur cette toile avait dissipé la stupeur rêveuse dont mes sens étaient possédés, et  
65 m'avait rappelé tout d'un coup à la vie réelle.

Le portrait, je l'ai déjà dit, était celui d'une jeune fille. C'était une simple tête, avec des épaules, le tout dans ce style, qu'on appelle en langage technique, style *de vignette*, beaucoup de la  
70 manière de Sully dans ses têtes de prédilection. Les bras, le sein, et même les bouts des cheveux rayonnants, se fondaient insaisissablement dans l'ombre vague mais  
75 profonde qui servait de fond à l'ensemble. Le cadre était ovale, magnifiquement doré et guilloché dans le goût moresque. Comme oeuvre d'art, on ne pouvait rien trouver de plus  
80 admirable que la peinture elle-même. Mais il se peut bien que ce ne fût ni l'exécution de l'oeuvre, ni l'immortelle beauté de la physionomie, qui m'impressionna si soudainement et si fortement. Encore moins  
85 devais je croire que mon imagination, sortant d'un demi-sommeil, eût pris la tête pour celle d'une personne vivante. — Je vis tout d'abord que les détails du dessin, le style de vignette, et l'aspect du cadre auraient immédiatement dissipé un pareil charme, et m'auraient préservé de toute  
90 illusion même momentanée. Tout en faisant ces réflexions, et très vivement je restai, à demi étendu, à demi assis, une heure entière peut-être, les yeux rivés à ce portrait. A la longue, ayant découvert le vrai secret de son effet, je me  
95 laissai retomber sur le lit. J'avais deviné que le charme de la peinture était une expression vitale absolument adéquate à la vie elle-même, qui

d'abord m'avait fait tressaillir, et finalement m'avait confondu, subjugué, épouvanté. Avec une terreur profonde et respectueuse, je replaçai le  
100 candélabre dans sa position première. Ayant ainsi dérobé à ma vue la cause de ma profonde agitation, je cherchai vivement le volume qui contenait l'analyse des tableaux et leur histoire. Allant droit au numéro qui désignait le portrait  
105 ovale, j'y lus le vague et singulier récit qui suit :

« C'était une jeune fille d'une très rare beauté, et qui n'était pas moins aimable que pleine de gaieté. Et maudite fut l'heure où elle vit, et aima, et épousa le peintre. Lui,  
110 passionné, studieux, austère, et ayant déjà trouvé une épouse dans son Art ; elle, une jeune fille d'une très rare beauté, et non moins aimable que pleine de gaieté : rien que lumières et sourires, et la folâtrerie d'un jeune faon ;  
115 aimant et chérissant toutes choses ; ne baissant que l'Art qui était son rival ; ne redoutant que la palette et les brosses, et les autres instruments fâcheux qui la privaient de la figure de son adoré. Ce fut une terrible chose pour cette  
120 dame que d'entendre le peintre parler du désir de peindre même sa jeune épouse. Mais elle était humble et obéissante, et elle s'assit avec douceur pendant de longues semaines dans la sombre et haute chambre de la tour, où la  
125 lumière filtrait sur la pâle toile seulement par le plafond. Mais lui, le peintre, mettait sa gloire dans son encre, qui avançait d'heure en heure et de jour en jour. — Et c'était un homme passionné, et étrange, et pensif, qui  
130 se perdait en rêveries ; si bien qu'il ne *voulait* pas voir que la lumière qui tombait si lugubrement dans cette tour isolée desséchait la santé et les esprits de sa femme, qui languissait visiblement pour tout le monde,  
135 excepté pour lui. Cependant, elle souriait toujours, et toujours sans se plaindre, parce qu'elle voyait que le peintre (qui avait un grand renom) prenait un plaisir vif et brûlant

dans sa tâche, et travaillait nuit et jour pour  
140 peindre celle qui l'aimait si fort, mais qui devenait de jour en jour plus languissante et plus faible. Et, en vérité, ceux qui contemplaient le portrait parlaient à voix basse de sa ressemblance, comme d'une  
145 puissante merveille et comme d'une preuve non moins grande de la puissance du peintre que de son profond amour pour celle qu'il peignait si miraculeusement bien. — Mais, à la longue, comme la besogne approchait de sa  
150 fin, personne ne fut plus admis dans la tour ; car le peintre était devenu fou par l'ardeur de son travail, et il détournait rarement ses yeux de la toile, même pour regarder la figure de sa femme. Et il ne *voulait* pas voir que les  
155 couleurs qu'il étalait sur la toile étaient *tirées* des joues de celle qui était assise près de lui. Et quand bien des semaines furent passées et qu'il ne restait plus que peu de chose à faire, rien qu'une touche sur la bouche et un glacis sur l'œil,  
160 l'esprit de la dame palpita encore comme la flamme dans le bec d'une lampe. Et alors la touche fut donnée, et alors le glacis fut placé ; et pendant un moment le peintre se tint en extase devant le travail qu'il avait travaillé ; mais une  
165 minute après, comme il contemplait encore, il trembla et il devint très pâle, et il fut frappé d'effroi ; et criant d'une voix éclatante : « En vérité, c'est la *Vie* elle-même ! » — il se retourna brusquement pour regarder sa bien-aimée : — elle était morte ! »